

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Band: 6 (2007)

Artikel: Mémoires de bûcherons : Léonard Castella et Jean Niquille
Autor: Hehli, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mémoires de bûcherons

► LÉONARD CASTELLA et JEAN NIQUILLE

Deux Gruériens se rappellent leurs débuts dans le bûcheronnage, vers 1950. Ils partagent leur expérience de ce dur et dangereux labeur, parlent des évolutions et des changements dans l'exploitation des forêts.



Léonard Castella, Bulle, forêt de Bouleyres, 20 septembre 2007. © Nicolas Repond

Les deux hommes dont les propos suivent partagent une même passion: le bois.

Jean Niquille est né le 8 août 1926 à Charmey. Ce bûcheron vit toujours dans la maison familiale, qui se transmet de génération en génération depuis 1885! Une bâtisse dédiée au bois: chauffage, tavillons sur le toit et atelier rempli d'outils du temps passé. Aujourd'hui encore, il prépare son bois lui-même... sans tronçonneuse! En hiver, son père était tavillonneur, bûcheron et charpentier; son oncle fabriquait des luges.

Léonard Castella est né le 2 janvier 1936 à Neirivue. Forestier à la retraite, il vit proche des forêts qu'il a exploitées. Il est fier de sa pergola en bois, construite de ses mains et décorée d'anciens outils. L'odeur et la texture du bois le touchent encore aujourd'hui... comme elles touchent son «confrère» charmeysan.

Arrivée dans le métier du bois

Les deux hommes ont débuté de la même manière dans le bûcheronnage, vers 1946 pour le Charmeyan et vers 1951-1952 pour le ressortissant de Neirivue. Un peu par hasard,

parce qu'«il n'y avait pas de travail autrement» selon Jean Niquille. Ils sont fils de petits agriculteurs et ont pendant plusieurs années partagé le même emploi du temps: chalet d'alpage l'été et bûcheronnage l'hiver. «C'était le sort des petits paysans de montagne», confie Léonard Castella. «Mon père et mon frère s'occupaient de l'exploitation agricole au village et je les aidais l'été au chalet. On avait une dizaine de vaches et quelques génisses sur une vingtaine de poses disséminées dans le village.»

Le Charmeyan, quant à lui, a exercé comme domestique. Puis il est devenu agriculteur. Un travail qu'il cumulait avec un emploi dans une scierie et un peu de maçonnerie. Une vie dure dont il ne se plaint pas: «Je fourrageais les bêtes le matin, j'allais à la scierie pour 9 h et je pouvais partir à 16 h». Même son de cloche chez Léonard Castella: «Parfois, j'aidais ma famille en allant fourrager le bétail avant de partir travailler à la forêt. Après ma journée de travail, j'allais nourrir le bétail. C'était long de fourrager jusqu'à 19h30 après le boulot. Presque tout le monde dans l'équipe de bûcherons était à la même enseigne: ils avaient tous une vache ou deux et ils allaient travailler à gauche et à droite.»

Autre point commun: les deux hommes ont appris «le travail «sur le tas», formés par des personnes plus âgées qui leur ont transmis leur savoir. Ils ont tous deux été employés par des communes. Ils exploitaient aussi les forêts de manière indépendante. Jean Niquille explique: «Comme indépendant, je soumissionnais pour des lots de bois auprès de la commune, souvent avec 5 à 7 personnes. Nous vendions les billons à des marchands de bois et le reste, le bois à papier, était aussi vendu. Nous nous partageons les rognures pour brûler chez nous.» Les deux hommes se sont aussi mis au service de particuliers, qui possédaient des forêts mais ne les exploitaient pas eux-mêmes.

Alors que Jean Niquille n'a aucun titre officiel, Léonard Castella a entrepris en 1963 une formation, en suivant le cours fédéral de forestier. Il est devenu forestier communal à Neirivue, où il a exercé pendant dix ans, jusqu'en 1972. Puis il a travaillé pour la ville de Bulle, en exploitant les forêts, de la vallée de la Trême.

Une journée de travail ordinaire

La journée des hommes du bois commençait tôt: lever vers 5h30 pour partir à 6h. Puis ils travaillaient jusqu'à ce que la

nuit tombe. «Cela dépendait des saisons et de la nature», souligne le Charmeyan. Des journées de 9 à 10 heures de dur labeur et le temps de marche n'était pas payé...

La saison en forêt s'échelonnait d'octobre à mars, voire avril. Dans des conditions parfois difficiles: «En hiver 1956, je me souviens avoir dormi par environ -30 degrés. Les chevaux étaient couverts toute la nuit. Nous fourragions les chevaux vers 4h - 4h30 le matin et nous partions vers 6h», se remémore Jean Niquille.

Il fallait abattre les billes de bois, les scier, les charrier, à l'aide d'un ou de plusieurs chevaux attelés à un char à cercle (puis à pneus) ou avec une luge en hiver. Le travail se faisait sans l'aide de machines. Le foyard était voué au chauffage. Il était aussi utilisé pour les manches de hache et de charpi. Le sapin était destiné à la charpente ou à la menuiserie.

Lorsqu'il était employé communal à Neirivue, Léonard Castella travaillait dans une équipe de 3 ou 4 personnes. Elles ne s'occupaient pas seulement de la forêt, mais aussi de la voirie: il fallait entretenir les chemins ou refaire l'intérieur d'un chalet les journées de mauvais temps, pendant l'hiver.

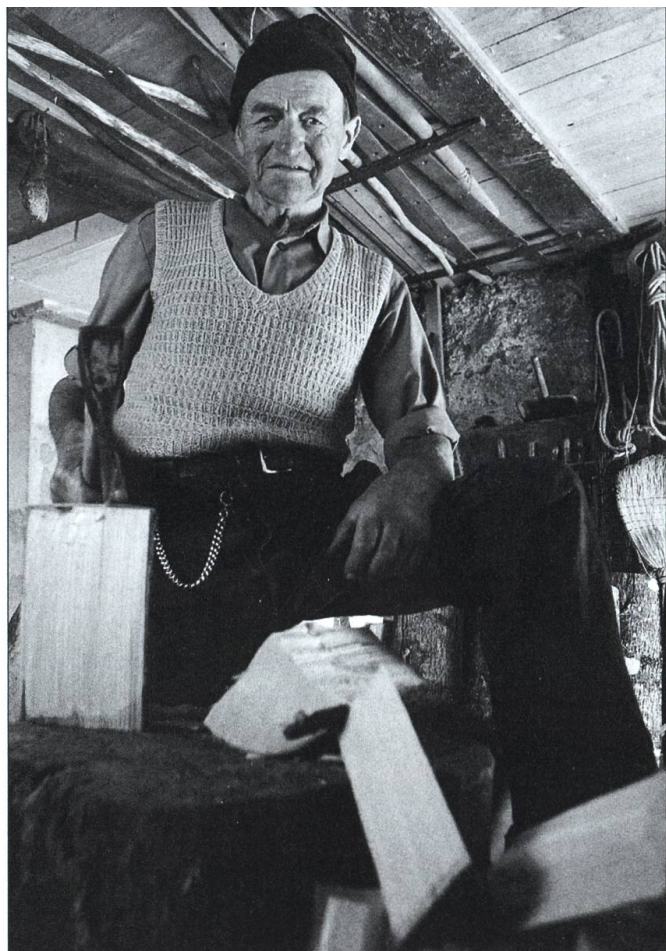
Les deux hommes ont connu des expériences différentes quant à la répartition des tâches. Pour Jean Niquille, les membres de l'équipe faisaient «un peu de tout», même si le travail était réparti «d'après les connaissances des gens». Les anciens transmettent leur savoir: c'est ainsi qu'il a appris à manier la scie. L'ancienneté joue aussi dans la dureté de la tâche confiée: «Les jeunes étaient mis à la queue, où il y a des petits nœuds. S'il y avait des dégâts, c'était moins grave.»

Pour Léonard Castella, les mêmes facteurs prévalent, mais «les jeunes travaillaient souvent dans des endroits plus difficiles d'accès et les anciens faisaient un travail moins pénible».

Conditions de travail

Les deux Gruériens sont peu loquaces quand on parle de salaire... Léonard Castella parle d'un franc l'heure dans les années 1950, alors qu'un litre de vin au café coûtait 4 fr. 50! Lorsqu'il était employé par les communes, elles l'assuraient contre les accidents. Quand il n'y avait plus de travail, les bûcherons étaient renvoyés chez eux sans paie.

Léonard Castella explique: «Les communes vendaient aussi du bois de chauffage. Nous préparions des lots en fendant le bois et en le coupant à un mètre de long par exemple. Il y



Jean Niquille, Charmey, 20 septembre 2007. © Nicolas Repond

avait une mise. Le miseur sciait ensuite le bois comme il l'entendait. Au début il le faisait à la main. Puis une scie à ruban voyageait parfois dans le village. Nous le vendions autour de 40 francs le stère. Le bois d'industrie, plus préparé, se négociait vers 80 francs le stère.»

Il y avait beaucoup d'ouvriers de l'usine qui les achetaient. Ils l'utilisaient comme bois de chauffage et en vendaient une partie aux usines qui produisaient du papier. Il poursuit: «Les beaux billons se vendaient 140 francs le mètre cube vers le milieu des années 1960. Certaines années, nous ne le vendions plus que 80 francs. A Bulle, nous avons un système de soumissions pour les marchands de bois. Plusieurs communes se regroupaient, par exemple Bulle, La Tour-de-Trême et Vuadens. Les marchands devaient déposer leur soumission jusqu'à une certaine heure un soir donné. Certains se fâchaient, ils se plaignaient de ne pas avoir de lots. Je leur répondais qu'il fallait mettre le prix. Une quinzaine de marchands étaient présents, la plupart étaient fribourgeois, mais il y avait aussi des Vaudois. Nous appelions certains de ces marchands des courtiers. Ils nous achetaient le bois et servaient d'intermédiaires pour l'exporter en Italie par exemple.»

Jean Niquille confie: «Il y a eu des bonnes ventes, parfois de moins bonnes. Cela dépend des marchands. Mais je n'ai jamais vendu à perte. S'il me restait du bois, j'en faisais des

planches. Il y a toujours des réparations à faire dans une maison en bois. Le bois valait plus dans le temps qu'aujourd'hui. La commune gagnait, entre le prix auquel elle vendait le bois et ce qu'elle nous payait. Le bois était la nourriture des communes, des privés et de l'Etat. Et maintenant c'est presque une dette.» Lorsque le bûcheron travaillait pour son compte, il lui arrivait de vendre des billes de bois aux scieries de la région, qui fabriquaient des planches ou des charpentes.

Les vêtements portés étaient simples: «un pull-over ou un tricot, un gilet et un pantalon de flanelle» pour Jean Niquille, de vieux vêtements militaires. «Nous n'avions pas de veste contre la pluie. La sécurité était rudimentaire: il n'y avait pas de casque. Nous mettions un chapeau ou rien!» selon Léonard Castella. Quant à l'évolution dans l'habillement des gens de la forêt, il fait sourire le Charmeyan: «Celui qui essaiera de me faire mettre ces protections, il peut loin... avec un charpi¹ dans le dos!»

Evolution dans le savoir-faire

Au début des années 1950, tout le travail se faisait à la main. La hache était utilisée pour abattre les arbres, écorcer les troncs, pour couper les grosses branches et pour façonner les troncs. La scie était aussi utilisée. Les billons étaient déplacés à l'aide de charpis. Les bûcherons utilisaient également des petits coins en métal pour la taille, et de gros coins pour faire tomber les arbres. Les camions et les véhicules 4x4 remplacèrent les chevaux, mais il fallait les charger à la force du bras, avant l'apparition de grues.

Pour les deux hommes, l'outillage a beaucoup changé avec l'apparition de la mécanisation. Les bûcherons devaient avoir leur propre matériel: «Au début, la commune fournissait uniquement les scies. Il fallait avoir une hache et un charpi à soi. Les réparations étaient à nos frais. Elle se justifiait en disant qu'elle ne pouvait calculer le temps qu'on passait à utiliser les outils pour nous ou pour elle. Par contre, ce sont les communes qui fournissaient les tronçonneuses», confie le ressortissant de Neirivue. Il utilisait aussi «une martèle (ou martala), qui servait à marquer les arbres que nous allions abattre. C'est une sorte de petite hache. A l'opposé de la lame, il y avait une partie en fer qui permettait d'inscrire les armoiries de la commune dans le bois. On utilisait aussi un compas à bois, qui permet de mesurer le dia-

1 «Pique recourbée à long manche dont se servent les bûcherons pour manier, tourner les grandes billes de bois», in *Dictionnaire du patois gruérien et des alentours, société des patoisants de la Gruyère*, 1992, p. 164.

mètre des billons. En hiver ou quand le terrain le demandait, nous mettions des sortes de fers à quatre pointes pour s'accrocher sous nos souliers. Cela nous permettait aussi de freiner les luges chargées lorsqu'elles allaient trop vite.» Jean Niquille travaillait aussi avec une doloir (outil à un seul revers, aussi appelée épaule de mouton) pour les finitions. Il employait également une *cholèta*².

Léonard Castella date l'apparition des tronçonneuses dans les forêts gruériennes au début des années 1960. Ça n'a pas été sans défiance... les anciens laissaient son utilisation aux jeunes. Si la tronçonneuse permet un gain de temps, malgré son poids (une quinzaine de kilos pour les premiers modèles), elle n'a pas eu que des conséquences agréables pour les deux hommes: «Le travail manuel était pénible, mais se faisait dans des conditions agréables. On pouvait se parler de temps en temps. C'est fini maintenant avec les machines et les casques», explique le ressortissant de Neirivue. Même son de cloche chez son «confrère», qui considère la tronçonneuse comme «un bon outil», mais qui ne permet plus d'observer et d'écouter le bois quand il est coupé. Ce qui, selon lui, indiquait au bûcheron comment opérer.

Les deux hommes comprennent mal la gestion actuelle des forêts. Pour Léonard Castella, l'exploitation est «industrielle»: une surface est sélectionnée et tout y est rasé. Alors qu'avant «nous faisons des éclaircies et attendions qu'il y ait des repousses dessous pour couper un grand arbre. Nous visions la trajectoire d'un arbre lorsqu'on l'abattait, il ne devait pas en toucher d'autres.»

Jean Niquille renchérit: «De nos jours, le bois est coupé toute l'année. Il devient noir. Nous faisons attention aux rythmes de la nature. On coupait à la lune décroissante, quand la sève se retire. Le bois est séché dans des séchoirs. Dans le temps, il séchait à l'air libre entre un et trois ans. On ne nettoie plus les forêts aujourd'hui. Je n'ose pas dire ce que je pense des changements...»

Propos recueillis par Anne Hehli

2 «Genre de gouge à grand manche pour creuser les fontaines et les chéneaux», in *Dictionnaire du patois gruérien et des alentours*, société des patoisants de la Gruyère, 1992, p. 189.